



CLASSIQUES
GARNIER

MARTIN (Claude), « Les études gidiennes en 1975... et après ? », *in* COTNAM (Jacques), OLIVER (Andrew), TOLTON (Cameron D. E.) (dir.), *La Revue des lettres modernes. Perspectives contemporaines*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16879-9.p.0273](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16879-9.p.0273)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1979. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

LES ÉTUDES GIDIENNES EN 1975 — ET APRÈS ?

par Claude MARTIN

Université de Lyon II

SOUVENT on me demande — *on*, c'est-à-dire des collègues d'autres disciplines, ou des « amateurs » (au sens de Valéry Larbaud) pour qui la littérature n'est pas une spécialité plus ou moins professionnelle mais le luxe absolument indispensable de l'honnête homme —, on me demande souvent si, aujourd'hui, dans les générations montantes (celles que salue la fin du VI^e Livre des *Nourritures terrestres...*), Gide est encore lu, s'il est encore étudié. Et je suis fort embarrassé pour répondre, doutant si je puis faire état, tirer argument, d'une part des copieux relevés bibliographiques qui témoignent de l'activité gidisante d'universitaires du monde entier, d'autre part des tirages et retirages toujours importants des œuvres de Gide publiées dans des collections de poche... Cela ne prouve pas grand-chose : pour les travaux universitaires, nous savons bien que le trop fameux *publish or perish* est cause d'une inflation qui galope, hélas ! aux dépens de l'apparente signification statistique ; quant aux millions de volumes de Gide imprimés en éditions à bon marché, combien sont lus, réellement lus ? Nous n'en savons rien. Une chose est évidente à mes yeux, en dépit de ce que nous content à longueur d'années les magistères dits culturels : c'est qu'à l'inverse du temps où le livre était relativement cher, où il demandait quelque sacrifice au candidat lecteur,

et où il était donc juste, parce que cette denrée coûteuse *circulait*, de *multiplier* par quatre ou cinq, a-t-on dit, le chiffre des tirages pour connaître le nombre de lecteurs réels... — il faut aujourd'hui reconnaître que, souvent, un livre acheté pour le prix d'un ou deux paquets de cigarettes n'est qu'à peine lu : on l'oublie sans chagrin sur une banquette de métro, et en tout cas on *prête* très rarement cet objet sans valeur ; aussi faut-il maintenant *diviser*, j'ignore par quel chiffre, le nombre des exemplaires tirés et vendus pour obtenir celui des vrais lecteurs...

En tout cas, ce qui me frappe, c'est que si Gide est encore lu et étudié, c'est sans commune mesure avec l'audience et le succès que tout, ou presque tout, aujourd'hui, devrait lui procurer : j'entends aussi bien nos mentalités enclines au doute, à l'ironie et à la contestation, que notre intérêt pour les problèmes fondamentaux de la littérature, de l'écriture...

Je n'ai naturellement pas l'intention de proposer ici une explication de ce curieux phénomène, explication que je tentai d'ailleurs déjà de fournir dans une manière d'état des études gidiennes publié il y a six ans dans une revue québécoise, les *Études littéraires* de l'Université Laval¹. Je n'ai pas le temps de la reprendre ici, et d'ailleurs... Et d'ailleurs elle me paraît aujourd'hui en partie périmée, ou en voie de l'être : car un certain nombre des communications présentées à ce Colloque constituent, je crois, le signe heureusement incontestable que quelque chose a changé depuis... oh ! pas plus de trois ou quatre ans. Comme l'écrivait tout récemment Alain Goulet, « *le tournant capital des études gidiennes est en train de s'opérer* »².

Ce tournant, il me semble qu'il se manifeste surtout de deux façons : alors qu'on pouvait déplorer que sur les quelque quatre cents livres (oui, je dis bien : quatre cents volumes) entièrement ou en majeure partie consacrés à Gide à travers le monde, et sur les milliers et les milliers d'articles, la plupart fussent indéfiniment répétitifs, *usque ad nauseam*, soit dans le contenu, soit dans la méthode d'approche, — eh bien ! aujourd'hui, d'abord ont commencé à apparaître des ouvrages fondamentaux,

les instruments de travail indispensables, les documents et matériaux de base (bref, tout ce dont l'absence ne pouvait que faire piétiner les études gidiennes dans un perpétuel à-peu-près), et puis des études, de plus en plus nombreuses et importantes, qui renouvellent complètement la théorie et la pratique de la critique gidienne. Reste, naturellement, encore beaucoup à faire : de là le titre de ma communication, titre d'une désinvolture un peu brutale dont je m'excuse et où j'espère que vous n'avez pas vu d'allusion croustillante à certain film de Robbe-Grillet... Ce titre voulait souligner que, après avoir rapidement fait le point sur ce qui a été accompli ou est en passe de l'être, j'entendais surtout mettre en relief ce qui reste à entreprendre.

*

D'abord, l'édition des textes de Gide, notre tout premier devoir étant évidemment de parfaire le *corpus gidianum* déjà connu. On savait, et il se confirme, que, après la publication, dans les mois qui ont suivi la mort de Gide, de *Et nunc manet in te* et de *Ainsi soit-il*, on ne devait point s'attendre à voir surgir d'œuvre inédite, au plein sens du mot *œuvre*. Des trois pages intitulées « Tancrede devant Paludes », mises au jour par Kevin O'Neill dans le premier des *Cahiers André Gide* (1969), on peut tirer de piquantes conclusions psychologiques, mais c'est un peu un « à la manière de », sans plus, esquissé par Gide avec le sourire. Les deux brefs textes divulgués en 1969 dans la livraison d'*Études littéraires* que je citais tout à l'heure sont intéressants, mais d'importance mineure ou circonstancielle. Le fragment inédit des *Caves du Vatican*, publié et commenté par George Strauss dans le numéro *André Gide*, en 1970, de l'*Australian Journal of French Studies*, est fort curieux, mais ce n'est qu'une amorce apéritive de la future édition critique de la sotie, qui sera extraordinairement révélatrice. Quant au scénario de film (inachevé) tiré par Gide de sa *Symphonie pastorale*, en 1945, et que j'ai publié en appendice à mon édition critique

du récit, disons pudiquement que son intérêt est purement documentaire... On peut attendre davantage du scénario d'*Isabelle*, complet celui-là, et complètement inédit ³ : espérons qu'un chercheur s'en occupera bientôt.

Beaucoup plus intéressants, et à divers égards, sont plusieurs écrits de nature romanesque — courts, parfois inachevés, toujours à un stade de rédaction en deçà de ce que Gide, de toute évidence, eût jugé publiable : *Le Récit de Michel*, ce récit, un peu dostoïevskien et très charles-louis-philippard, écrit en 1912 et que j'ai publié voilà trois ans. Ou bien ce roman commencé en 1941, dont Gide ne rédigea que le premier chapitre et le canevas de la suite (c'eût été son *dernier* roman...), et qui mettait en scène un drame dont sa cousine et belle-sœur, Valentine Rondeaux, avait été l'héroïne en 1900-1901 : le texte de ce roman avorté, intitulé *Mané Thékel Pharès*, sera publié l'an prochain ⁴. Ou bien encore trois ou quatre récits, de quelques pages chacun, qui eussent pu trouver place dans le *Journal* ou dans des souvenirs puisqu'ils narrent des histoires ou des rencontres réelles, mais auxquels Gide a donné une forme indéniablement « littéraire » (et parfois proche d'une parfaite réussite, ceux qui ont pu lire *Une Journée avec une comtesse* ou *Le Malheureux ! il a recommencé...* seront certainement de mon avis). Cela devrait être publié, de même que le texte de certaines conférences, comme celle que Gide prononça *À Naples* en juin 1950 et qui contient à la fois des souvenirs italiens inédits et d'intéressants passages de critique littéraire ⁵.

Du côté du théâtre, je ne sais si les quelques rares feuillets manuscrits — même pas des fragments — que j'ai pu voir concernant des pièces longtemps projetées par Gide, la tragédie de *Sylla*, la comédie du *Curieux mal avisé*, sont tout ce qui a jamais existé, ou tout ce qui subsiste de ces œuvres avortées, ou s'il se cache ailleurs des dossiers plus étendus... J'en doute. Du moins ces petites notes pourraient-elles être utilisées dans l'étude d'ensemble, qu'on attend encore, de l'œuvre dramatique de Gide.

Déjà publiés, ou devant l'être prochainement, ou encore

inédits, certains des textes que je viens d'évoquer, nous aimerions naturellement tous qu'ils fussent réunis aux « œuvres complètes » d'André Gide. Se pose donc la question, sinon de la reprise et de l'achèvement de la grande édition interrompue au quinzième tome par la guerre de 1939 (car chacun sait qu'elle est fort peu satisfaisante), du moins de l'établissement d'une nouvelle édition collective, la plus complète possible, et aussi la plus commode et la plus *sûre* possible. Il était logique de penser au cadre, existant et éprouvé, de la « Bibliothèque de la Pléiade », la célèbre collection créée par Jacques Schiffrin avec l'appui enthousiaste de Gide et plus tard reprise par les Éditions Gallimard. Après des péripéties dont je vous épargne le détail, mais qui, soit dit entre nous, ne font pas honneur aux dirigeants actuels de la plus importante maison d'édition française, qui oublie que celle-ci n'est ce qu'elle est que grâce à son principal fondateur, c'est-à-dire André Gide... — après quelques péripéties, donc, le principe semble aujourd'hui admis, à la NRF, d'une part d'une refonte des volumes de Gide existant déjà, d'autre part de la publication d'autres volumes complémentaires. Ainsi Daniel Moutote est-il d'ores et déjà chargé de la réédition du *Journal*, dans un texte complet et critique, c'est-à-dire considérablement plus étendu. Je dois moi-même rassembler en deux volumes ce qu'on peut appeler les « œuvres critiques » de Gide : les recueils comme *Prétextes*, *Incidences*, *Attendu que...*, *Feuillets d'automne*, etc., mais aussi le *Dostoïevsky*, le *Journal des Faux-monnayeurs*, *Corydon*, *Montaigne*, *Retour de l'URSS*, etc., tous les articles et préfaces restés jusqu'ici dispersés, et quelques textes inédits. Pour ce qui est de l'œuvre romanesque, sans doute attendra-t-on que les éditions critiques des principaux livres aient préalablement paru. Restera enfin le volume qui devrait être consacré à l'œuvre dramatique. Huit ou neuf volumes pourront donc nous offrir, à l'exclusion de la correspondance, un Gide digne de la « Pléiade »... Mais ce n'est pas encore pour demain !

La question des *éditions critiques* d'œuvres séparées est, plus ou moins étroitement liée à la genèse de ce projet. Dans

ce domaine, j'ai, comme on dit, ouvert le feu, ou plutôt essuyé les plâtres avec l'édition critique de *La Symphonie pastorale*, parue il y a cinq ans, et je n'ai qu'un espoir, qui a forme de certitude : que mes successeurs feront mieux. Trois sont prêtes à paraître, et ne dépendent plus que de ce que permet aux éditeurs la conjoncture économique, fort maussade mais moins décourageante qu'elle ne le fut il y a quelques mois : il s'agit des éditions critiques du *Traité du Narcisse*, procurée par Réjean Robidoux, de *Proserpine* (avec *Perséphone*) due à Patrick Pollard (de Londres), et de *Geneviève*, œuvre de Andrew Oliver. Deux autres sont en chantier : celle des *Caves du Vatican*, dont les manuscrits copieux donnent beaucoup de mal et de joie à Alain Goulet ; deux Italiennes s'étaient attaquées à *La Porte étroite* et à *L'Immoraliste*, mais la première semble avoir abandonné son projet, et la seconde ⁶, si elle a achevé le relevé complet des variantes de *L'Immoraliste*, doit encore remanier et améliorer son Introduction. Si j'ajoute à cette courte liste le livre de C. D. E. Tolton, qui n'est pas une édition critique de *Si le grain ne meurt*, mais une étude très rigoureuse et suggestive, et qu'accompagne un important choix des variantes des manuscrits Doucet, j'en ai fini avec ce chapitre... Il est donc hautement souhaitable, il est urgent que naissent des vocations et que de bons gidisants entreprennent ces travaux fondamentaux que constitue l'édition critique de manuscrits dont, au demeurant, bon nombre sont aisément accessibles : à la Bibliothèque Doucet, ceux d'*Isabelle*, de *Thésée*, des *Nouvelles Nourritures* ⁷, de *Saül* ⁸, du *Roi Candaule*, d'*Œdipe* et de l'adaptation, faite avec la collaboration de Jean-Louis Barrault, du *Procès de Kafka* ⁹ ; des collections privées connues, mais dont l'accès peut souvent demander une certaine aptitude à la diplomatie, recèlent les très beaux manuscrits de *Paludes*, des *Nourritures terrestres*, des *Faux-monnayeurs* ¹⁰...

Un autre champ immense, et que nous ne sommes pas près d'achever de labourer, est celui des éditions de *correspondances*. Plus de deux mille cinq cents lettres de Gide ont été déjà publiées dans leur texte intégral, et quelque trois cents autres sont connues par des fragments plus ou moins étendus, ce qui constitue à ce

jour la publication la plus volumineuse pour un écrivain français du xx^e siècle. D'importants ensembles ont été édités au cours des dernières années : les correspondances d'André Gide avec Roger Martin du Gard (par Jean Delay en 1968), avec Jean Cocteau (par Jean-Jacques Kihm en 1970, et surtout par Arthur K. Peters en 1973), avec François Mauriac (par Jacqueline Morton en 1971), avec Romain Rolland (par Frederick Harris en 1973), avec Charles Brunard (par celui-ci en 1974). Deux autres vont paraître dans les semaines ou les mois qui viennent : la correspondance avec Henri Ghéon (près de 850 lettres, présentées par le P. Jean Tipy et Anne-Marie Moulènes : la première correspondance, enfin ! d'André Gide avec l'un des cinq autres « Pères Fondateurs » de la *N.R.F.*, est sous presse chez Gallimard) et la correspondance avec Jacques-Émile Blanche (qui, présentée par notre ami Georges-Paul Collet, sera le n^o 8 des *Cahiers André Gide*). En 1976 également seront publiées les correspondances, beaucoup moins copieuses, de Gide avec le critique américain Waldo Frank (à paraître dans le *Bulletin des Amis d'André Gide*, présentée par notre collègue Linette F. Brugmans) et avec Jules Romains (ce sera sans doute le premier *Cahier Jules Romains*, publié chez Flammarion). Notre ami Jean Lambert, enfin, compte pouvoir livrer bientôt le manuscrit de son édition de la monumentale correspondance d'André Gide avec sa traductrice et très fervente amie Dorothy Bussy (ce qui constituera probablement deux ou trois volumes des *Cahiers André Gide*).

Pour en finir avec les correspondances dont je sais, avec certitude, que l'édition est prête, ou presque prête, pour la publication, il me faut ajouter : la correspondance avec le poète Pierre de Massot (142 lettres, dont 81 de Gide, que présentera Jacques Cotnam), la correspondance avec Jacques Rivière (édition procurée par Kevin O'Neill), la correspondance avec Jacques Copeau (que publiera Claude Sicard), et les correspondances avec François-Paul Alibert et avec sa Mère (celle-ci comportant aussi de nombreuses lettres de Gide aux divers membres de sa famille entre 1888 et 1895).

Je dois maintenant faire état d'une dizaine de projets dont je sais que la réalisation n'est pas encore très avancée — ou dont je sais qu'elle est tout juste entamée : ce sont les échanges de lettres de Gide avec Edmond Jaloux (ensemble dont doit s'occuper François Chapon et qui est particulièrement intéressant, compte tenu des préoccupations de Jaloux, pour les rapports de Gide avec les littératures étrangères), avec les Allemands Franz Blei et Ernst Robert Curtius (c'est Peter C. Hoy qui éditera la correspondance avec Blei, et j'ai récemment appris que les Professeurs Herbert Dieckmann et Fritz Schalk vont publier, au moins, les lettres de Gide à Curtius), avec Jean Schlumberger (lequel avait lui-même préparé l'édition, que devrait achever M. Jacques Naville), avec Pierre Louÿs (un projet dont M. Jacques Naville se réserve l'exécution depuis une vingtaine d'années), avec Marcel Drouin (correspondance réservée aux soins de son petit-fils, M. Michel Drouin), et encore avec Maurice Denis (dont la petite-fille du peintre, M^{lle} Claire Denis, veut s'occuper avec la collaboration de votre serviteur), avec André Ruyters... Je noterai enfin que l'édition complète de la correspondance de Gide avec Valéry Larbaud (vous savez que seules les lettres de Larbaud ont été publiées, voilà plus de vingt-cinq ans, par G. Jean-Aubry) a été en principe confiée à notre ami Auguste Anglès ; et je ne sais ce qu'il en est du projet qu'avait Philip Kolb de donner une édition nouvelle et complétée de la Correspondance Gide—Proust...

Le « planning » est impressionnant ! Et pourtant il demeure encore beaucoup de pain à mettre sur la planche, si du moins l'appétit des amateurs de Gide est insatiable, ce qui me paraît tout naturel... Il y a d'abord les lettres échangées entre Gide et son jeune et pétulant ami hollandais Jef Last : soigneusement cataloguées, elles attendent le chercheur au Musée de la Littérature de La Haye. Il y a, à la Bibliothèque Doucet, près de deux cent cinquante lettres adressées à Gide par Maurice Quillot, le très cher ami de sa jeunesse, le dédicataire des *Nourritures terrestres* ; qui va s'occuper de les produire au jour et de retrouver la trace des lettres de Gide à Quillot, qui doivent

bien se cacher quelque part ? À Doucet encore, il y a (sous scellés) quelque deux cents lettres de ce curieux et séduisant personnage que fut Fédor Rosenberg, le dédicataire de *El Hadj* ; où sont celles de Gide ? À Doucet toujours, quatre cents lettres d'Eugène Rouart, le dédicataire de *Paludes*, ou de ses frères ; les réponses de Gide ont apparemment été vendues et sont dispersées : on en voit souvent figurer dans des catalogues de marchands d'autographes ; la Bibliothèque de l'Université du Southern Illinois semble avoir l'heureuse idée, et les moyens nécessaires, d'acquérir toutes celles qu'elle peut. Voilà des aventures à tenter, et qui devraient séduire des candidats éditeurs ayant aussi le goût et les qualités d'un détective... Mais il y a aussi la correspondance, importante, de Gide avec les Van Rysselberghe¹¹, ou celle, plus restreinte, de Gide avec son traducteur américain le très regretté Justin O'Brien (toutes les lettres de Gide se trouvent à la Bibliothèque de l'Université Columbia, don de Mrs. Isabel O'Brien). Et puis, on s'étonne de connaître si peu des échanges avec Jean Paulhan, et rien des échanges avec Drieu La Rochelle... On attend avec impatience que soient levées les interdictions qui pèsent sur les correspondances de Gide avec André Breton ou avec Aragon, règles bien regrettables qui ont, par exemple, contraint notre collègue David J. Niederauer à ne publier, il y a trois ans, que les lettres d'Henri de Régnier à Gide, celles de Gide à Régnier devant attendre 1986 pour voir le jour... Je me permettrai enfin de faire remarquer que les correspondances les plus minces en volume ne sont pas nécessairement celles qui donnent lieu aux ouvrages les moins intéressants, et que l'art et le savoir de l'éditeur comptent beaucoup dans la présentation d'échanges épistolaires parfois très lacunaires et décevants entre deux personnalités importantes : je n'en veux prendre pour preuve que le livre passionnant qu'a consacré Frederick Harris à *André Gide et Romain Rolland*, autour d'une correspondance exiguë, d'une quinzaine de lettres — dont, par-dessus le marché, M^{me} Romain Rolland lui a imposé de seulement résumer ou paraphraser les lettres de Rolland !... Il pourrait en être de même, par exemple,

avec la correspondance et les relations de Gide avec Charles-Louis Philippe.

Il me faut sans doute lier à la rubrique des correspondances celle des *témoignages*, des écrits, journaux ou mémoires, d'amis ou de familiers de Gide. Rien à espérer, bien sûr, qui soit comparable à ces extraordinaires *Cahiers de la Petite Dame* — dont le troisième tome est sous presse et dont le quatrième et dernier paraîtra en principe au printemps (avec un index général dû à notre collègue Dale F. G. McIntyre, de Fredericton). Mais on est curieux du recueil que Jean Schlumberger avait préparé et intitulé *Gidiana* : voici plusieurs années, pourtant, que le manuscrit est en souffrance chez Gallimard. Il serait bon, enfin, que quelqu'un s'intéressât à Pierre de Lanux, qui était le petit-fils de Marc de La Nux, le professeur de piano du jeune Gide et le « modèle » de M. de La Pérouse des *Faux-monnayeurs*, et a été le secrétaire de Gide à l'époque de *La Porte étroite*, puis le secrétaire de rédaction de *La Nouvelle revue française* pendant les trois premières années de la Revue, avant de céder ses fonctions à Jacques Rivière : il reste de lui une petite correspondance avec Gide, et surtout des mémoires, dont le personnage central est naturellement Gide. La nièce de Pierre de Lanux serait disposée à favoriser la publication de ces documents.

*

Correspondances et témoignages sont, certes, d'un intérêt essentiel pour la connaissance et l'interprétation de la *figure* d'André Gide sous tous ses aspects. Et au premier chef pour l'établissement de sa biographie : je pense que, malgré le décri — d'ailleurs aisément explicable — dont souffrent aujourd'hui les études biographiques en général auprès des théoriciens de la critique littéraire, il n'est plus à démontrer que, dans le cas particulier d'André Gide, la connaissance précise et exacte de sa vie importe plus, peut-être, que pour tout autre écrivain. Il est vrai que ce n'est pas à moi qu'il est décent de le souligner,

car je risque de paraître plaider pour une partie de mes propres recherches, et notamment pour ce gros volume que j'ai consacré à *La Maturité d'André Gide* et qui prend, très humblement, la suite du célèbre ouvrage de Jean Delay, lequel conduisait le récit de *La Jeunesse d'André Gide* jusqu'à la fin de l'année 1895 (année de la mort de sa mère et de son mariage, année cruciale). Quand paraîtra — enfin — la grande thèse d'Auguste Anglès, consacrée à *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle revue française*¹², nous disposerons donc, des origines jusqu'à l'éclatement de la guerre en août 1914, d'une biographie très détaillée qui ne demandera, certes, que d'être complétée pour les trente-sept années restantes, mais sera déjà un appréciable instrument de travail pour tous les chercheurs.

Voilà d'ailleurs, comme je l'observais déjà tout à l'heure, un des éléments qui manifestent le « tournant capital » pris depuis peu par les études gidiennes : l'établissement et la parution, ces années-ci, des principaux *instruments de travail* dont tout chercheur a besoin. Et d'abord des deux admirables ouvrages que Jacques Cotnam vient de nous offrir : sa *Bibliographie chronologique des écrits d'André Gide*, dont les 600 grandes pages recensent minutieusement, sous près de 1250 numéros, tous les livres, articles, préfaces, lettres... de Gide publiés de 1889 à 1973, avec l'indication des principales prépublications et rééditions susceptibles de fournir des variantes ; et son *Inventaire bibliographique et index analytique de la Correspondance d'André Gide*, qui dépouille (en plus de 700 pages) toutes les lettres entièrement ou fragmentairement publiées de 1897 à 1971 : la consultation de cet ouvrage exemplaire, combinée avec celle du *Répertoire chronologique des lettres publiées d'André Gide* que j'ai moi-même fait paraître en 1971 (et dont les suppléments et compléments paraissent annuellement dans les livraisons de la série *André Gide*), permet l'exploitation rationnelle et facile de cet énorme trésor qu'est l'œuvre épistolaire de notre auteur. De même que la *Bibliographie* de Cotnam doit être complétée, du point de vue bibliophilique, par celle d'Arnold Naville, plus préoccupé de bibliographie matérielle (et qui,

ayant arrêté son travail en 1949, quatre ans avant sa mort, devrait bien avoir un successeur !).

Ici, je crois devoir signaler aussi l'ouvrage qu'a publié en 1972 l'éditeur des deux livres de Jacques Cotnam (G. K. Hall & Co, de Boston) : préfacé par François Chapon, le catalogue des *Lettres à André Gide* détenues par la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet — reproduction offset des quelque 11 000 fiches répertoriant non seulement les lettres à et de Gide, mais aussi les manuscrits divers de Gide que possède ce fonds. Ce volume, qui permet de localiser de nombreux inédits, devrait naturellement figurer dans toutes les bibliothèques universitaires, et dans celles des gidisants les plus actifs.

Finissons-en avec les instruments bibliographiques. Vous connaissez tous les scrupuleux relevés que Peter C. Hoy, d'Oxford, donne annuellement à la série *André Gide* ; scrupuleux, et si copieux que, d'ores et déjà, le problème se pose de trouver un moyen de les rendre utilisables : pour cinq années seulement de bibliographie gidienne, ils emplissent plus de cent vingt pages ! Un système d'index multiples devra être imaginé lorsque ces relevés seront fondus dans les *Calepins de bibliographie* que prépare Hoy pour les Lettres Modernes.

Moins utiles pour le spécialiste, à l'usage duquel ils ne sont pas conçus, que pour le lecteur moyen et l'étudiant, il me semble heureux qu'aient paru des recueils comme celui, en France, de Michel Raimond, *Les Critiques de notre temps et Gide*, et celui, aux États-Unis, de David Littlejohn, dans la collection « Twentieth Century Views » : ils fournissent un très suggestif panorama des diverses régions de la critique gidienne. C'est d'ailleurs dans une perspective parente que le *Bulletin des Amis d'André Gide* a entrepris, depuis deux ans, le rassemblement et la publication des « dossiers de presse » d'œuvres de Gide ; mais ces collections d'articles, qui se doivent d'être complètes (plus de cinquante articles ont paru, sur *L'Immoraliste*, *Les Faux-monnayeurs* et *Thésée*), ont naturellement une utilité plus étroitement spécialisée. Me permettrai-je de dire ici que j'accueillerai avec plaisir toute offre de collaboration

à ce travail, qui gagnerait à être collectif... De même que, soit dit en passant, tout ce que publie le *Bulletin*, toutes les informations qu'il s'efforce de rassembler et de diffuser, trimestre après trimestre, ne devrait reposer que sur un effort commun de tous les gidisants.

Je viens de citer le *Bulletin des Amis d'André Gide* ; j'ai mentionné aussi les *Cahiers André Gide* annuels, que tout le monde connaît, et les volumes, annuels aussi, de la Série *André Gide* ; je veux aussi rappeler que l'éditeur de celle-ci, les Lettres Modernes, est également celui de deux autres collections gidienne : les « Archives André Gide » et la « Bibliothèque André Gide ». Il est bon qu'en effet chacun se rende compte, en un temps où la crise de l'édition sévit un peu partout et où les revues sont souvent accablées de copie qu'elles ne sélectionnent pas toujours sur le seul critère de la qualité, que la critique gidienne peut, elle, être dans ses meubles, si j'ose dire, et trouver sa force dans l'union... Mais il va de soi qu'il n'est ni possible, ni souhaitable, même compte tenu de l'absence qui y règne de tout exclusivisme d'école, que toute la critique gidienne se concentre dans ces publications !

*

D'autant plus qu'elle a beaucoup à faire, cette critique gidienne, et que de nombreuses routes lui sont ouvertes. Ainsi, dans le domaine de la critique historique et génétique, au sens large, on attend encore, par exemple, l'équivalent pour Gide de la thèse exhaustive que Jacques Body vient de faire paraître en France sur *Giraudoux et l'Allemagne* ; « Gide et l'Allemagne », pourtant, quel sujet ! Pionnier en son temps — en 1949 — le livre de Renée Lang ne peut plus nous suffire. Heureusement, quant à « Gide et l'Angleterre (et l'Amérique) », nous aurons bientôt le grand travail — ou plutôt son premier tome — auquel Jacques Cotnam se consacre depuis des années, sur *Les Nourritures anglo-saxonnes d'André Gide* (et il nous donnera dès l'an prochain un *Gide et Shakespeare* qui nous réserve des surprises).

Mais qui nous offrira un *Gide et l'Italie* ? Et la quatrième étude comparative et génétique qui me paraît importante est celle des rapports de Gide avec l'Islam : une thèse soutenue en Sorbonne il y a douze ans, pourtant due à un universitaire originaire du Moyen-Orient, avait fait semblant d'aborder le sujet, et l'avait en fait escamoté ; un jeune islamologue français, M. Philippe Goudey, vient de reprendre cette étude : souhaitons qu'il réussisse !

Il me serait bien difficile ici, et fastidieux, de dresser maintenant une liste de travaux qui, dans tous les azimuts de l'univers gidien, sont à faire ou à refaire correctement... J'aime à penser que la plupart d'entre vous avez un sujet en tête, une piste en vue que vous-même, ou l'un de vos étudiants particulièrement qualifié... ? L'édition déjà existante de correspondances est souvent une invitation à étudier plus largement des relations, des confrontations, des combats : je pense, par exemple, à un *Gide et Du Bos*, ou même à un *Gide et Valéry*, dont bien des amorces ou des fragments sont épars, dus à G. W. Ireland ou à Daniel Moutote, entre autres ; ou encore à un *Gide et Barrès*... Le projet d'éditions critiques n'exclut pas, bien au contraire, les monographies sur les grandes œuvres : le livre dense et brillant qu'Alain Goulet a consacré aux *Caves du Vatican* en est la preuve éclatante ; de même, ceux de Kurt Weinberg sur le *Prométhée*, de Donald Wilson sur *La Symphonie pastorale*, de Philippe Lejeune et de C. D. E. Tolton sur *Si le grain ne meurt*, ou la thèse d'État sur *L'Immoraliste* que prépare Gilbert Boutet... Et, parvenu à ce point de ma communication, ne ferais-je pas mieux de vous engager à relire le livre d'Alain Goulet, qui n'est pas seulement une étude plurielle des *Caves*, mais, remplissant la promesse de son sous-titre, une étude méthodologique c'est-à-dire l'indication des multiples approches critiques possibles d'une œuvre de Gide ?

Ainsi, bien que formé moi-même à la vieille école, je me félicite de voir se multiplier — oh ! timidement encore, mais la voie est frayée — les études inspirées par la linguistique et la critique structurale ou formaliste, comme celles que nous

ont présentées ici, Walter Geerts, Elaine Cancalon ou Wolfgang Holdheim... Et j'attends beaucoup aussi, par exemple, de telle thèse récemment entreprise¹³ sur *La Métonymie dans les récits et sotties d'André Gide* ; mais c'est là, répétons-le, que les linguistes nous réclament les éditions critiques qui leur sont indispensables pour l'étude génétique d'une écriture. Nous sommes donc au seuil d'une ère nouvelle (pardonnez-moi ce brin de grandiloquence, mais c'est permis, en fin de Colloque !), et Gide gagnera, une fois de plus, à être « relu », comme il le souhaitait dans le *Journal des Faux-monnayeurs*.

NOTES

1. Voir nos articles : « État présent des études gidiennes » (*Critique*, juillet 1964 ; repris dans Charles B. OSBURN, *The Present State of French Studies* [Metuchen, N.J., The Scarecrow Press, 1971], pp. 837-72) ; et « Toujours vivant, toujours secret... » (*Études littéraires*, décembre 1969) ; et « Gide en France pour son centenaire : Lignes de force d'une recherche », par Daniel MOUTOTE (*CAG3* [1972]).

2. Alain GOULET, compte rendu de *AG4*, in *R.H.L.F.*, mars-juin 1975, p. 473.

3. Le manuscrit appartient au Colonel Daniel Sickles.

4. En appendice à notre ouvrage : *La Maturité d'André Gide. De « Paludes » à « L'Immoraliste » (1895-1902)* (Paris, Klincksieck, « Bibliothèque du XX^e siècle », 1977).

5. Les manuscrits d'*Une Journée avec une comtesse*, de *Le Malheureux ! il a recommencé...* et de *À Naples* appartiennent à M^{me} Catherine Gide. Plusieurs autres courts textes inédits se trouvent à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

6. M^{me} Adriana Gentils, de l'Université de Turin, qui travailla sur *L'Immoraliste* sous la direction du Professeur Lionello Sozzi, et prépare actuellement une thèse française sur André Ruyters, sous notre direction.

7. Les archives de M^{me} Catherine Gide contiennent également un grand nombre de feuillets « *N.N.* ».

8. Le premier jet manuscrit du cinquième Acte de *Saül* appartient à M^{me} Catherine Gide.

9. Un important dossier de cette rédaction du *Procès* figure également dans les archives de M^{me} Catherine Gide.

10. M. Émile Sabatier possède le manuscrit des *Faux-monnayeurs* (dont un fragment se trouve au British Museum) ; M. Pierre Monart, ceux de

Paludes et du Livre VII des *Nourritures terrestres*, le reste du manuscrit des *Nourritures* appartenant à M^{me} Élisabeth Van Rysselberghe.

11. Autographes en la possession de M^{mes} Élisabeth Van Rysselberghe et Catherine Gide.

12. Éditions Gallimard (« Bibliothèque des Idées »), 1978.

13. Par M^{me} Ezza Agha Malek, libanaise, sous la direction du Professeur Michel Le Guern, de l'Université Lyon II.